

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

— Soit ! mieux vaut la mort qu'une tache sur la mémoire d'un Français. Le sabre d'Yacoub ton bourreau peut abattre ma tête. Je suis prêt à mourir, et tu feras ma mémoire grande devant les hommes.

— Misérable esclave ! fit le Pacha en portant la main au poignard dont le pommeau de pierreries dépassait sa ceinture.

Pierre le regarda froidement, les yeux dans les yeux. Une si mâle fierté éclatait dans ses yeux que Baba-Hassan n'acheva point le mouvement commencé.

Sur un mot d'appel deux gardes accoururent.

Il leur parla bas, rapidement, d'une voix entrainée, puis la Barbinas fut entraîné loin de la salle où d'un pas léger, rentrant ses griffes blondes sous la fourrure fauve, le grand tigre apprivoisé venait d'entrer.

Le capitaine s'attendait à être reconduit dans les souterrains du palais, mais on se contenta de le mener dans une sorte de corps de garde. Au milieu d'un groupe de soldats jouant à des jeux de hasard avec une passion presque farouche, Pierre aperçut un noir de taille colossale, au torse nu, aux larges épaules. Une large écharpe de soie rouge se drapait autour de ses reins. Sa force musculaire dépassait celle de tous les hommes que la Barbinas avait vus jusqu'à cette heure, même celle de Galauban.

Emporté par la passion du gain il n'accorda nulle attention à l'homme vêtu d'un costume européen qu'on venait de jeter plutôt que de remettre à la garde de la soldatesque.

Pour la Barbinas, ce qui venait de se passer entre lui et le Pacha était le prélude de la passion qu'il lui faudrait subir.

Alors il se souvint de Régulus, il songea à Hamboïk victime, comme lui, d'une héroïque fidélité à la parole donnée, et s'isolant des êtres dégradés au milieu desquels il se trouvait, son âme reprit son vol vers les hauteurs où les sentiments atteignent véritablement le sublime.

Tandis qu'il se préparait à souffrir, à mourir sans doute, les gardes chargés de remplir les ordres du Pacha recrutaient une cinquantaine de compagnons et descendaient avec eux dans les prisons souterraines.

Elles étaient plus sombres, plus méphitiques, plus effrayantes que jamais. Les misérables qui y sentaient s'affaiblir les restes d'une vie prête à s'éteindre, en voyant entrer en nombre des hommes armés, crurent que l'heure du massacre général était venue. Quelques-uns se jetèrent à genoux, d'autres s'embrassèrent en pleurant. On en vit qui se roidirent afin de subir le supplice avec courage, tandis que les plus jeunes murmuraient le nom d'un être cher.

Les prisonniers dont les chaînes se trouvaient soudées à la muraille en deux colonnes furent en partie délivrés de leurs carcans, puis deux par deux on les fit sortir du cachot et on les guida vers la grande cour.

Elle était pleine de lumière et de gaieté.

Au milieu chantait une fontaine éparpillant ses jets humides, et rafraîchissant les fleurs dont elle était ceinte. Tout autour les galeries de bois peint, découpé, doré, s'enlevaient avec une grâce svelte dans une gamme de ton éclatants. Des tapis précieux tombaient sur la balustrade; les fenêtres tendues de stores à décors de fleurs et d'oiseaux laissaient passer les vagues parfums de l'ambre et des boules de feuilles de roses. Dans les angles des solbates à mine théâtrale formaient une étrange apparition avec les figures glabres et vieillottes des eunuques blancs et noirs.

Arrivés sur le seuil de la cour les prisonniers s'arrêtaient.

Ils chancelaient frappés à la fois par l'air devenu trop vif pour leurs poumons, et la lumière trop éclatante pour leur vue fatiguée.

Mais il leur fut impossible de s'abandonner à cette lassitude et à cette surprise; les soldats les poussèrent brutalement contre la muraille d'une blancheur crue, et en quelques mots brefs leur ordonnèrent le silence. Les uns demeurèrent debout, chancelants sur leurs jambes affaiblies; les autres tombèrent sur les genoux épuisés, mourants: les plus vieux, ceux qui semblaient avoir subi un siècle de torture demeurèrent à demi couchés sur les dalles.

C'était un effroyable spectacle de voir ces hommes hâves, demi-nus, couvrant à peine leur nudité de lambeaux, exposés à cette clarté riante, à côté de ces fleurs qui embaumaient, et de cette fontaine qui chantait.

La première pensée qui avait traversé leur esprit, revint avec plus de force, on les amenait là pour mourir. On les vit alors se traîner aux pieds des plus âgés, comme si la vieillesse les douait d'une sorte de sacerdoce, s'accuser devant eux, à défaut de prêtre, des fautes de leur vie passée, et leur demander de les bénir. Un certain nombre devenus à demi idiots durant des années de captivité, frottaient avec des gestes enfantins leurs membres réchauffés par le soleil; l'un d'eux, un matelot, chantait quelques vers d'une chanson de matelot :

On aperçoit par tribord
Un navire d'apparence,
A mantelets de sabord,
C'était un Anglais vraiment,
A quatre rangées de dents.

Les soldats les regardaient avec dédain et crachaient sur eux en signe de mépris.

Il y en avait dans le nombre qui, prisonniers depuis moins longtemps, gardaient encore un peu de leur vigoureuse jeunesse. Ceux-là en fixant des prunelles étincelantes sur leurs chaînes, se demandaient si elles ne pourraient servir à les venger et briser le front de quelques-uns de leurs bourreaux.

Tandis que ces choses se passaient chez le Pacha et dans la grande cour, Jocelyne pleine d'angoisse courait chez Léila.

Depuis longtemps elle ne demandait plus rien à la jeune femme. Des événements graves ne pouvaient manquer de se produire. Elle attendait le danger pour la supplier d'intercéder pour elle. Mais l'heure du danger était venue. Quand Jocelyne, au retour de son voyage à bord du "Héron", eut raconté à son père ce qui s'était passé, et lui eut montré l'acte de mariage qui la liait à Pierre de la Barbinas, le vieillard l'attira sur sa poitrine.

— Ce que j'eusse caché à la jeune fille, je le révélerai à la femme. Tu n'avais hier que des engagements faciles à rompre, privés de la sanction divine; Dieu t'a donné des droits, il t'impose des devoirs. Impuissante pour implorer la grâce d'un fiancé, sollicite celle de ton époux... L'heure des rêves et des espérances est passée. Elève ton courage aussi haut que ton malheur... Si tu n'obtiens pas sa grâce, Pierre est perdu.

— Je ne me trompais pas, dit Jocelyne. J'ai senti à son baiser, que c'était celui de l'adieu pour l'éternité.

— Hassen l'a condamné, sois-en sûre; mais Léila prie et pleure, et le Pacha fera grâce. Dieu ne voudra point sitôt te faire veuve! Jocelyne, va, cours, entraîne Léila, prie, il faut un miracle pour sauver ton mari, pour sauver mon fils.

Elle jeta un regard fou à son père et s'enfuit.

Dans sa blanche toilette matinale, les cheveux défaits, elle courut emportée par la peur à travers les salles et les couloirs du palais, et pénétra dans l'appartement de Léila au moment où Orphy, rieur, sorti du bain jouait dans les bras de sa mère.

Jocelyne tomba à genoux.

— Orphy! dit-elle, nous t'avons sauvé la vie, moi et mon père, il faut à ton tour demander grâce d'un condamné. Tu ne voudrais pas qu'on égorgeât ta gazelle ni qu'on étouffât tes colombes, tu as le cœur bon comme les êtres heureux. On va tuer mon mari à moi... Léila, entendez-vous, mon mari. Car devant Dieu et devant les hommes, j'ai accepté pour époux Pierre de la Barbinas... Léila, vous aimez Baba-Hassen, et Baba-Hassen n'a rien à vous refuser... Vous êtes sa bien-aimée, la mère de son fils, de celui qui régnera après lui... Oh! par la tendresse que vous avez vouée à Orphy, par mon père, par notre amitié qui nous rendit soeurs, grâce! grâce!

Appelant alors une esclave, elle lui ordonna de transmettre à un des eunuques préférés du Pacha la demande de la favorite. Celle-ci suppliait Baba-Hassen de venir sans retard dans son appartement.

Le Pacha ne soupçonnait aucun piège. Il ignorait la sortie de Jocelyne, la célébration de son mariage, il ne pensait même point qu'elle pût être informée du fatal retour de Porçon de la Barbinas.

Le sourire aux lèvres, car Baba-Hassan pouvait sourire au moment même où il venait d'ordonner de faire tomber une tête, il entra dans la salle où les deux femmes et l'enfant l'attendaient.

Léila tomba prosternée devant lui.

— Grâce! dit-elle, grâce de la vie pour le mari de Jocelyne, pour ce capitaine corsaire dont tu vas prononcer la sentence. Je dois à cette jeune fille la vie de notre enfant, prouve-lui enfin ta reconnaissance.

— Père! grâce! répéta Orphy en joignant ses petites mains.

— Grâce pour mon époux, dit Jocelyne, afin que Dieu te garde Orphy et Léila.

— Ton époux? répéta le Pacha, que signifie.

— Hier, dit Jocelyne à travers ses larmes, informée du retour de Pierre de la Barbinas, je me suis rendue à bord du "Héron", et notre mariage a été célébré... Tu ne voudras point sitôt me faire veuve... Pierre est un grand et noble cœur... Le puniras-tu d'avoir tenu son serment... Il pouvait ne jamais revenir, et demeurer à la cour de France où les faveurs du roi l'attendaient... Fidèle à sa promesse il est revenu près de toi, se fiant à ta générosité... Pourrais-tu le condamner, quand au fond de ton âme tu ne peux t'empêcher de l'admirer? Seras-tu au-dessous de celui que tu appelles ton esclave... Roi! montre-toi clément, afin d'appeler sur toi et les tiens la bénédiction du ciel.

— Vous me trahissez tous! s'écria le Pacha ivre de rage... Ah! fille maudite de France, tu viens de t'allier à mon ennemi, à un traître, qui, au lieu de paroles de paix m'apporte de formidables nouvelles de guerre. Tu demandes sa grâce, quand à Toulon s'arment les navires qui viendront foudroyer ma ville... Et Léila entre dans ce complot, oubliant qu'un mot de moi peut la faire rentrer dans le néant, et la priver à jamais de son fils. Non, pas de grâce! pas de grâce...

Léila saisit les mains du Pacha, les couvrant de baisers et de larmes, Orphy pleurait effrayé par la colère de ce père dont jusqu'alors il n'avait eu que des baisers, Jocelyne, les bras tendus, implorait, muette, terrifiée, par l'éloquence de son beau visage, et le regard de ses yeux.

Le Pacha repoussa du pied Léila qui roula évanouie sur les tapis, puis Baba-Hassan demanda d'une voix basse et tremblante :

— Quel prix achèterais-tu la vie de cet homme ?

— Au prix de mon sang! dit-elle, avec une lueur d'espoir.

— Une abjuration et ton honneur... dit-il plus bas.

— Mène-moi où tes gardes l'ont conduit, dit-elle, en se relevant.

Le Pacha l'entraîna jusqu'à la cour; au moment où elle y apparut par la porte s'ouvrant en face, s'avança la Barbinas.

D'un élan elle se jeta sur sa poitrine.

— Pierre! dit-elle, nous mourons ensemble, ce sera un dernier bonheur.

Il l'étreignit longuement avec une tendresse mêlée de passion et de désespoir. Puis d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir :

— Ton devoir est de vivre, comme le mien est de mourir. Tu porteras mon deuil toute ta vie... là-haut nous nous retrouverons !

Au même instant un ordre tomba de la galerie supérieure.

Baba-Hassan venait de s'accouder sur les tapis débordant la balustrade ciselée.

— Qu'on arrache la femme des bras du giaour! cria-t-il, et toi, Yacoub, abats cette tête d'un revers de sabre.

Le noir de taille colossale que la Barbinas avait entrevu dans la salle des gardes s'avança, campé sur les reins, la tête renversée, tenant l'arme terrible que ses énormes mains maniaient avec une aisance tragique.

Un cri de désespoir jaillit des lèvres de Jocelyne. Nouant ses deux bras autour du cou de Pierre, elle tenta de le couvrir de son corps, s'attachant à lui d'une étreinte folle, protégeant son front, l'enveloppant de sa tendresse, s'offrant aux coups... Mais sur un signe du Pacha dix hommes fondirent sur elle, brisèrent les bras frères noués autour du cou de la Barbinas, et l'emportèrent évanouie.

— A genoux, cria Yacoub le bourreau.

Pierre resta la tête haute, se tourna vers la balustrade où le Pacha s'appuyait.

— Ma mort sera vengée! dit-il à voix haute, et l'Algérie deviendra terre française.

Parmi les prisonniers amenés dans cette cour, pour être témoins du supplice de la Barbinas, se passa alors une scène navrante, sublime, inoubliable. Tous d'un même mouvement se précipitèrent ou se tournèrent vers Pierre. Ils voulaient serrer